

RICHARD LLEWELLYN

QU'ELLE ÉTAIT
VERTE
MA VALLÉE !

roman

Traduit de l'anglais par
BERTHE VULLIEMIN

libretto

Titre original :
How Green Was My Valley

© Richard D. V. Llewellyn Lloyd, 1940.

© Presses de la Cité, Paris, 1969, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0886-5

Né à Londres en 1906, Richard Llewellyn disait être natif du pays de Galles où se déroulent la plupart de ses romans dont le plus célèbre, *Qu'elle était verte ma vallée !*, adapté au cinéma par John Ford, le fit accéder en 1939 à la renommée internationale. Voyageant beaucoup, travaillant dans les hôtels, mineur, capitaine de la garde galloise durant la Seconde Guerre mondiale, il fut ensuite journaliste et suivit le procès de Nuremberg avant de se marier deux fois et d'écrire des scénarios pour la MGM. Installé à Eilat, en Israël, il est mort le 30 novembre 1983.

*À mon père
et à la terre de mes pères*

I

Je vais envelopper mes deux chemises, avec mes chaussettes et mon meilleur complet, dans le bout d'étoffe bleue que ma mère avait coutume de nouer autour de ses cheveux quand elle faisait le ménage, et je quitterai la Vallée.

Ce bout d'étoffe est beaucoup trop beau pour y envelopper des effets, et je préférerais le mettre dans ma poche. Mais je ne trouve rien d'autre dans la maison. Le panier, en paille façonnée, est resté chez Mr Tom Harries, de l'autre côté de la montagne. Et si je descends chez Tossall, de la Boutique, pour lui demander un carton, il faudra que je lui explique pourquoi, et tout le monde saura que je pars. C'est ce que je ne veux pas. Ce sera donc dans le bout d'étoffe bleue. Je lui promets une bonne lessive et un coup de fer quand je serai installé, où que ce soit.

Il m'a toujours semblé qu'on devait éprouver une forte impression, lorsqu'on a décidé de quitter son entourage familial pour s'en aller vers l'inconnu. C'est ce que j'ai senti pour les roses que j'ai coupées au jardin, quand je les ai descendues au cimetière. Mais les hommes diffèrent des fleurs ; ils décident eux-mêmes les choses qui les concernent. Ceci devrait donc rendre cette impression encore plus forte.

Mais, tout ce que j'ai ressenti pendant cette dernière heure où j'ai pris ma décision, c'est une démangeaison entre les épaules, à cause d'une écharde de bois restée accrochée à ma

chemise quand le vent la séchait sur la clôture. Oui, j'ai beaucoup souffert, tout à l'heure, lorsque j'ai pris congé d'Olwen. Pourtant je ne lui ai pas formellement dit adieu ; elle ne se doute pas que je pars. Ce n'est donc pas comme si je lui avais réellement dit adieu, de sorte que, peut-être, j'éprouve moins de peine que si je ne l'avais pas trompée.

Voilà que je me tourmente pour ce vieux bout d'étoffe, car j'imagine qu'il pourrait se déchirer ou se perdre, et peser sur ma conscience jusqu'à la fin de mes jours. Dans ma plus tendre enfance, ma mère le portait déjà. Ses cheveux étaient clairs, bouclés et si épais que les dents du peigne y étouffaient. Toujours beaux, même quand ils sont devenus blancs.

Mon père l'avait rencontrée quand elle avait seize ans et qu'il en avait vingt. Il sortait d'une ferme, pour faire sa vie dans les forges d'ici. Et comme, un soir, il remontait la rue en chantant, il aperçut ma mère qui tirait les rideaux à l'étage de la maison où elle travaillait. Il s'arrêta de chanter et leva les yeux vers elle. J'imagine qu'elle baissa les siens pour voir pourquoi il s'arrêtait. Bref, ils se virent et s'aimèrent.

Remarquez que, si vous aviez dit ça à ma mère, elle en aurait ri et vous aurait envoyé promener. Mais je sais que c'est vrai, parce que je le tiens de mon père. Ils se marièrent six semaines après, pendant le pire des hivers. Depuis, nous en avons eu de terribles, mais mon père prétendait qu'il n'y en aurait jamais plus de pareils. Le matin, en se réveillant, ils trouvaient leurs draps givrés par leur haleine.

La vie était très rude à cette époque. Il n'y avait pas de logements pour les hommes, et les gens mariés devaient se contenter de granges ou de vieux hangars en attendant qu'on leur eût construit des demeures. Beaucoup d'argent fut aussi gagné sur ces maisons. Pendant plus de vingt ans, mon père a dû payer un intérêt sur la nôtre avant qu'elle lui appartînt. Il a bien fait, sinon ma mère n'aurait su où aller durant ces dernières années.

Mais, à cette époque, on gagnait facilement et beaucoup. Et ce n'était pas du papier. De belles pièces d'or, comme celle que portait mon grand-père à sa chaîne de montre. Des pièces rondes, jaunes, couleur jonquilles d'été, et striées sur la tranche comme les shillings, une tête coupée d'un côté, et de l'autre, un dragon avec un homme tenant une pique. Comme elles vibraient lorsqu'elles frappaient un corps dur ! Ça devait être merveilleux de fourrer la main dans sa poche et d'en faire tinter une vingtaine. Mais il y a peu de chances que cela se reproduise, du moins de mon vivant. Je me demande si le dernier homme, le tout dernier, qui en avait la poche pleine, s'est rendu compte qu'il était le dernier à pouvoir faire sonner des pièces d'or.

Vous parlez d'un record !

Voler à cent cinquante à l'heure n'est rien. Je trouve même assez risible qu'on fasse tant d'embarras pour de telles sottises. Montrez-moi plutôt un homme qui ait sa poche pleine de louis d'or et ose les dépenser. Pourtant, tout le monde ici en avait autrefois.

Le samedi, quand les hommes terminaient le travail, à l'heure du dîner, et que sonnait la sirène, ma mère se hâtait de mettre le vieil escabeau sur le seuil de la maison, et s'y asseyait pour attendre mon père et mes frères qui remontaient la colline.

Souvent, je me suis tenu devant la porte, le regard baissé vers la Vallée, revoyant en esprit tous ces hommes, noirs de poussier, qui montaient par groupes joyeux, l'échine courbée, parce que la pente est raide et que, jadis, la rue n'était pas pavée.

Bien entendu, les maisons sont les mêmes qu'alors, en pierre de la carrière. Quelle peine ils ont dû avoir à charrier de si loin tous ces blocs, dans des tombereaux, sur des routes qui n'en étaient pas, parce qu'à cette époque, il n'y avait dans le pays que des fermes.

Toutes les femmes, le samedi matin, faisaient toilette, et mettaient un tablier raide, empesé, parce que les hommes touchaient leur paie à la sortie de midi.

Dès que sonnait la sirène, elles s'installaient sur une chaise, devant leur porte, et attendaient le retour des hommes, gravissant la colline. Arrivés chez eux, ceux-ci jetaient, l'une après l'autre, dans les tabliers empesés, les pièces d'or de leur salaire : d'abord le père, puis les fils, ensuite les locataires. Il arrivait souvent que ma mère en reçût quarante, entre la paie de mon père et celle de mes cinq frères. En vérité, c'était un beau jour que le samedi.

L'été, mon père et mes frères prenaient leur bain dehors, dans les communs, mais l'hiver, c'était à la cuisine. Ma mère remplissait les baquets d'eau chaude et posait à côté des seaux de bois remplis d'eau bouillante et d'eau froide servant à s'asperger. Une fois baignés, ils enfilaient leurs plus beaux habits et venaient à la cuisine, pour le dîner du samedi, toujours particulièrement soigné.

Le dimanche, bien sûr, il n'était pas permis de cuisiner, sauf quand mon père descendait faire une tournée à la mine. Même alors ma mère faisait très attention.

Chez nous, le samedi a toujours été un bon jour. Je me le rappelle bien ; mais seulement dans mon enfance.

D'abord, il y avait toujours des jambons à la cuisine, tout au long de l'année, et pas seulement un jambon, mais une douzaine à la fois. Deux porcs entiers, pendus dans une cuisine, prêts à être entamés, pour quiconque franchissait le seuil, ami ou étranger. Nous avions aussi un poulailler, ici, dans la cour. De belles poules blanches et brunes. Vous auriez dû voir les œufs qu'elles pondaient, bistre, mouchetés de marron, d'autres, presque roses, et tous de la grosseur du poing. Je me vois encore, rampant vers les nids de paille, pendant que la poule piaillait et agitait ses vieilles ailes, et m'emparant d'un œuf, très chaud et si grand pour ma petite main que je devais

le tenir contre moi pour le rapporter à maman, à la cuisine. Les poules ont une drôle d'odeur, qui vient, je suppose, de leurs plumes, tout comme l'homme a sa propre odeur, qui flotte autour de lui. Celle des poules est une des plus familières qu'on puisse humer. Elle évoque tant de bonnes choses qui ne sont plus.

Mais, en nous asseyant au dîner du samedi, c'était charmant de regarder la table. Seulement, en ce temps-là, personne ne songeait à la regarder pour en conserver en soi le vivant souvenir.

Il y avait toujours un aloyau et une épaule ou un gigot d'agneau, près de mon père; devant lui, des poulets, rôtis ou bouillis, ou des canards, ou de la dinde, ou de l'oie, à n'importe quelle saison de l'année. Puis des pommes de terre, en purée, bouillies et rôties, et des choux, et des choux-fleurs, ou des petits pois, ou des haricots; parfois, quand le temps avait été beau, tout à la fois.

Nous commencions par nous lever pour rendre grâce. Maman me portait sur son bras. Mon père serrait les paupières, puis levait la tête vers la tache du plafond, les mains tendues au-dessus de la table. Parfois, lorsqu'il ouvrait les yeux et surprenait mon regard posé sur lui, il secouait son poing vers moi, disant que je finirais mal. Il plaisantait, cela va sans dire. Mais ma mère lui faisait signe de continuer et de me laisser tranquille.

En vérité, jusqu'à présent, mon pauvre père ne s'est pas trompé, à croire qu'il était un peu prophète.

Puis nous nous asseyions; moi, sur les genoux de maman. Mon père puisait dans le chaudron de la soupe aux poireaux, où flottait un gros quartier de jambon qui montrait sa couenne à travers la vapeur, quand il le retournait pour sortir la louche débordante. Comme elle embaumait, cette soupe. Je la sens encore dans mes narines. Elle contenait tout ce qu'il y a de bon et, à cause de cela, son parfum seul suffisait à vous réchauffer,

à vous remplir de bien-être, et c'était une joie d'être assis là, parce que vous saviez le plaisir qui vous attendait.

Il me revient maintenant, savoureux et gracieux, vivifié par des herbes fraîchement cueillies sur une terre sauvage, le parfum paisible du foyer et du bonheur. En vérité, si le bonheur a un parfum, je le connais bien, car il a toujours flotté dans notre cuisine, mais, à cette époque, on le respirait dans toute la maison.

Ma mère et ma sœur aînée changeaient les assiettes. Alors, mon père découpait la volaille. Maman, sans cesse, faisait la navette entre la table et le fourneau pour arroser de jus les assiettes, et ne se servait que la dernière.

« Mangez maintenant, disait mon père. Mangez bien, mes garçons. En vérité, votre mère est une fichue cuisinière, mais ça ne fait rien. Mangez. »

Nous ne parlions jamais en mangeant. Même moi, si je faisais du bruit, on me faisait taire. Ainsi, je crois, la nourriture profite davantage, car jamais je n'ai rencontré quiconque dont la conversation valût mieux qu'un bon repas.

Les assiettes nettoyées avec du pain, que ma mère coupait en tenant la miche de quatre livres contre elle, le pudding faisait son apparition. Et, devant les puddings de ma mère, on restait bouche ouverte, je vous le garantis. Parfois, aussi, c'était une tarte, ou de la compote avec de la crème épaisse et fraîche de la ferme. Mais, quoi que ce fût, c'était toujours excellent.

Après quoi, une bonne tasse de thé.

Mon père ne fumait jamais sa pipe à table. Pendant que mes sœurs lavaient la vaisselle, il se rendait avec mes frères dans la chambre à côté et, parfois, me permettait de m'asseoir sur ses genoux.

Quand mon père devait aller à la ville faire des achats avec les garçons, ils attendaient que ma mère fût prête à leur distribuer l'argent.

Ma mère tenait tout l'argent dans la cassette d'étain, sur le manteau de la cheminée, au-dessus du fourneau de la cuisine. Chaque samedi, pendant des années, elle y a mis sa poignée de pièces d'or, jusqu'à ce que le coffret fût si lourd que, par plaisanterie, ils l'aidaient à le porter ; parfois même, Ivor, mon frère aîné, la soulevait, elle, la cassette, et tout.

Le coffret posé sur la table, ma mère en relevait le couvercle et, reculant sa chaise, regardait mon père.

– Eh bien, Gwilym ? disait-elle de sa voix profonde.

– Eh bien, répondait mon père.

Il enlevait la pipe de sa bouche, s'asseyait et se mouchait. Toujours, cela se passait ainsi, du temps où l'on n'avait pas à compter pour le ménage.

Mon père disait souvent que l'argent est fait pour être dépensé, puisque aussi bien les hommes dépensent leurs forces et leur intelligence à le gagner. Mais, de même que les hommes travaillent pour un but, l'argent doit être dépensé dans un but, et non vilipendé. De sorte que, dans notre famille, où tous gagnaient leur vie, excepté mes sœurs, ma mère et moi, on réfléchissait toujours avant de descendre le coffret d'étain du rebord du manteau de la cheminée.

Quand mon père et les garçons allaient assister à un match de rugby, de l'autre côté de la montagne, ils avaient besoin de peu d'argent, et mon père partageait entre eux une demi-guinée. Cela leur suffisait, car il n'y avait pas grand-chose à quoi dépenser son argent.

Ils buvaient leur bière aux Trois-Cloches, au bas de la colline, et mon père payait la note chaque quinzaine. Parfois, ils sortaient avec la chorale et, de temps à autre, se rendaient dans la vallée voisine ou à une rencontre internationale, à la ville. Mais alors c'était la Vallée entière, excepté les malades et les infirmes, qui s'ébranlait. À vrai dire, peu d'entre eux assistaient au match, mais ils allaient à la ville, et c'était l'essentiel. Au retour, leurs amis leur racontaient la rencontre, de

sorte qu'ils pouvaient en discuter aussi bien que les autres. Peu importait qu'ils eussent vu le match ou non.

Le samedi, moi, je recevais mon sou ; avec, j'achetais du *toffee* chez Mrs Rhys, du Glas Fryn. Elle le confectionnait dans une poêle, puis le roulait et l'accrochait, encore mou, à un clou derrière la porte. Alors, le saisissant à pleines mains, elle le tirait à elle ; ensuite, elle le relançait sur le clou. Cette manipulation durait une demi-heure ou plus, jusqu'à ce qu'elle l'estimât assez dur pour pouvoir reposer. Que d'heures j'ai passées à attendre, mon sou à la main, la salive à la bouche, dans sa chambre d'entrée, rêvant au toffee et reniflant l'odeur du sucre, de la crème, des œufs. On pouvait le mastiquer indéfiniment, me semble-t-il, sans jamais en perdre la saveur et, même après l'avoir avalé, vous en retrouviez le goût, tapi sous la langue.

La première fois que j'ai vraiment eu de l'argent de poche, c'est quand Ivor s'est marié. Bronwen venait d'au-delà de la montagne, où son père était épicier. Ivor l'avait rencontrée là-bas, un jour que, se rendant à un concours de chant avec la chorale, il était entré dans la boutique, acheter des œufs pour sa voix. Bronwen l'avait servi, et j'imagine qu'ils s'étaient mis à bavarder. Cela devait être passionnant. Le fait est qu'il en oublia le concours et que les autres le maudirent. C'est qu'Ivor avait une belle voix de ténor, qu'il tenait de mon père, et merveilleusement travaillée encore. Ce fut donc une regrettable perte ce jour-là pour la chorale.

Dai Ellis, de l'Écurie, qui avait emmené la chorale avec le break, a tout rapporté à mon père. Ivor a dû faire le trajet de retour à pied en franchissant la montagne. Il n'arriva à la maison qu'à l'aube, au moment où ma mère se levait pour préparer le déjeuner. Mon père n'a fait qu'en rire.

– Beth, je parie que nous allons bientôt perdre Ivor. Ce sera le premier.

– Ma foi, répondit ma mère – elle ne souriait pas exacte-

ment, mais semblait plutôt envelopper sa pensée d'un sourire. En vérité, il est temps. Je me demandais quand ça arriverait. Qui est-ce ?

Personne ne le savait. Et personne ne l'aurait demandé à Ivor, pas même mon père. Il disait que chacun de nous a ses pensées et ses préférences, et que nul n'a le droit de poser de questions ni de fourrer son nez dans les affaires des autres. Il ne l'a jamais fait.

Le pauvre Ivor était vraiment mordu. Il n'en mangea plus pendant des jours. En rentrant du travail, il prenait son bain et partait sur la montagne pour s'étendre dans l'herbe et réfléchir. Du moins, il prétendait réfléchir, le jour où je montai vers lui.

– Va-t'en. Je réfléchis, dit-il. File, avant que je te jette, la tête la première, dans la rivière.

Dès lors, deux fois par semaine, il passa la montagne, par tous les temps. Quand il manquait Dai Ellis, il faisait la route à pied, dans la nuit noire. Il fallait bien que ce fût de l'amour, pour qu'un homme tel qu'Ivor fit toutes ces lieues pour ne voir une jeune fille que quelques minutes, en présence de ses parents.

Un samedi après le dîner – Ivor avait exaspéré mon père à force d'aller et venir, de soupirer, de courir à la porte inspecter la colline, de revenir sur ses pas, de déplacer et replacer le *Christian Herald* –, nous entendîmes une carriole s'arrêter devant la maison.

Mon père se leva, comprenant qu'il lui arrivait une visite. Mes frères se levèrent aussi. Ivor s'était précipité à la porte, et se mettait en quatre pour recevoir le père de Bronwen, venu faire connaissance de la famille. Mon père me renvoya, au moment où ils entraient dans la chambre.

– Papa, balbutia Ivor, blanc comme un lis, c'est le père de Bronwen.

– Oh ! fit mon père. Comment allez-vous, monsieur ?

– Très bien, ma foi, répondit le père de Bronwen, en enveloppant d'un seul regard la chambre et ses habitants. Il fait bien froid.

À partir de ce moment, ils s'entendirent fort bien et, quand ma mère servit le thé, ils étaient bons amis. Ce soir-là, le père de Bronwen se soula comme un lord, aux Trois-Cloches, avant de rentrer chez lui. Mon père but aussi un coup, mais il savait s'arrêter à temps, et personne alors ne lui aurait fait boire un verre de plus.

Puis mon père conduisit maman de l'autre côté de la montagne, pour rencontrer la mère de Bronwen.

Mais, le samedi précédent, c'est Bronwen elle-même qui était arrivée avant que les hommes fussent remontés de la mine.

Jamais je n'oublierai Bronwen, telle qu'elle m'est apparue ce jour-là, alors qu'elle gravissait la colline, un grand panier appuyé à sa hanche.

Elle portait une coiffe de paille, ornée de fleurs tombant jusqu'à sa joue, avec de larges rubans verts, noués sous le menton et flottant autour de son visage. Une ample mante, vert foncé, ondulant à son pas, s'entrouvrait sur sa robe et son tablier blanc qui descendaient jusqu'à la tige de ses bottines à boutons. Malgré la pente et le poids du panier, elle ne faisait aucun embarras. Elle montait, le regard levé vers les maisons. Puis elle m'aperçut, en train de l'épier de notre porte, et elle sourit.

Alors, ses yeux brillèrent comme les gouttes de pluie sur le rebord de la fenêtre quand le soleil paraît, son petit nez se fronça et sa bouche s'arrondit, rouge, autour de ses dents blanches, dans son visage serré entre les rubans verts flottants.

– Salut, Huw! lança-t-elle.

Mais j'étais si intimidé que je partis en courant, bousculai maman, et me faufilai derrière le lit.

– Qu'est-ce qui te prend? demanda ma mère.

Mais, sans répondre, j'enfouis mon visage dans les couvertures. À ce moment Bronwen appela doucement, de l'entrée.

De sa vie, maman n'avait vu ni entendu Bronwen, mais je suis sûr qu'elle comprit qui l'appelait. Elle inclina la tête de côté, posa la fourchette dont elle était en train de se servir pour cuisiner, alla vers le petit miroir, enleva ce vieux bout d'étoffe bleue, tapota ses cheveux.

– Est-ce vous, Bronwen? s'enquit-elle, tout en s'arrangeant.

– Oui, répondit Bronwen d'une voix qu'on entendait à peine.

– Entrez, mon enfant, fit ma mère en allant à sa rencontre.

Un instant, elles se dévisagèrent sans rien dire. Puis ma mère l'embrassa.

En cinq minutes, ma mère sut tout ce qu'il y avait à savoir, et Bronwen avait appris la plupart des petites farces d'Ivor depuis sa naissance, ses mets préférés, qu'il ne buvait jamais son thé chaud, et autres détails de ce genre. En fait, la conversation était si animée que ma mère en oublia presque d'aller s'asseoir sur le seuil, et que, déjà, mon père et mes frères faisaient du chahut à la porte quand, poussant un cri, elle saisit l'escabeau et courut s'installer dehors, son tablier bien étalé.

– Est-il arrivé un malheur? demanda mon père. Jamais encore tu n'as été en retard, ma fille.

Puis il aperçut Bronwen, derrière le battant, et se mit à rire.

– Un malheur? rectifia-t-il. Certes pas. Un bonheur, sûrement! Ivor!

Passant ses doigts dans le col de ma chemise, mon père me sortit de la cuisine à l'instant où Ivor, noir de boue et de poussière, s'apprêtait à embrasser Bronwen...

– Ces choses ne sont pas pour toi, mon garçon, dit-il. Ton tour viendra.

Puis mes sœurs rentrèrent de la ferme, mes frères prirent leur bain, dehors, dans les communs, et la maison s'emplit de bruits et de rires, tandis que le fumet du dîner venait vous tirailler l'estomac.

Bronwen revint souvent le samedi, mais elle continuait à m'intimider. Pourtant, c'est alors que je m'épris d'elle, et toute ma vie j'ai dû l'aimer. Prétendre qu'un enfant puisse être amoureux peut sembler absurde. Mais, que vous le croyiez ou non, j'ai été cet enfant, et personne, sinon moi, n'a su ce que j'éprouvais. Oui, c'est bien ce samedi-là, sur la colline, que j'ai commencé à l'aimer.

Mais, tout ça, c'est le passé.

II

Quel grand jour que celui du mariage d'Ivor! Il faillit y avoir une bagarre avant de décider où il aurait lieu. Le père de Bronwen en tenait pour l'église de Sion, de l'autre côté de la montagne, mais papa assurait que notre chapelle serait terminée à temps.

Depuis des mois, chaque soir, ceux du village aidaient à la construire. Tandis que les hommes travaillaient, je jouais parmi les briques, les poutres et le plâtre, avec les autres garçons, et nous faisons de bonnes parties.

La chapelle n'a pas changé depuis le jour où le pasteur de la ville est venu l'inaugurer. Pendant longtemps, le village n'a pas eu de quoi se payer un pasteur, et c'étaient les anciens qui, à tour de rôle, prêchaient et faisaient la prière. Quant à la chorale, bien sûr, il y en a toujours eu une.

La noce d'Ivor et de Bronwen eut lieu dans notre chapelle, comme le voulait mon père. Et vous auriez dû voir la fête qui suivit.

Par miracle, il faisait beau. Mon père portait son chapeau haut de forme, ma mère une robe et un bonnet neufs, gris. Tous les garçons avaient des habits neufs, noirs, et des chapeaux melon. Moi, j'avais un pardessus neuf, noir, avec un col de velours. J'étais magnifique.

Mais, surtout, il fallait voir Ivor et Bronwen. Lui aussi avait un complet noir, neuf. Mais papa lui avait prêté son

gilet blanc. Avec sa touffe d'œilletons à la boutonnière, quelle allure il avait !

Et Bronwen.

Chacun la trouvait si belle ! Elle portait la robe de son arrière-grand-mère, disait sa mère. C'est probable, car, bien que la robe eût été lavée tout exprès, la dentelle était restée jaunâtre. Du moins, j'en ai eu l'impression. Ça n'a rien d'étonnant, si elle était aussi vieille.

Devant, il y avait maman et la mère de Bronwen, qui pleuraient. Debout, à côté d'elles, papa et le père de Bronwen. Et puis mes grands frères, Ianto, Davy, Owen.

Je me tenais derrière, avec mes sœurs et mon autre frère, près de mes oncles et tantes. La chapelle était si pleine qu'on ne pouvait lever le bras ; quant à ouvrir un psautier, il n'y fallait songer. Heureusement que tous savaient les cantiques par cœur.

Le pasteur fit un beau sermon. Il employait de grands mots anglais que je n'avais jamais entendus, parce que nos réunions étaient dirigées par des gens de chez nous, qui parlaient notre langue. Je me suis rappelé le son de certains d'entre eux et, après, j'ai demandé à mon père ce qu'ils signifiaient. Mais j'ai dû me tromper, car il eut beau les prononcer et les répéter, nous n'avons jamais su ce qu'ils voulaient dire. Aujourd'hui encore, je l'ignore.

Mais tous écoutaient avec attention, les uns penchés, la main à l'oreille, d'autres le dos en arrière, les yeux clos, d'autres encore simplement assis.

Chaque fois qu'il disait quelque chose de remarquable, un murmure courait parmi les hommes, et les bonnets des vieilles femmes s'inclinaient comme un pré où passe le vent.

À un moment, moi aussi je voulus marmotter quelque chose, mais c'était à contretemps, alors que personne ne disait rien, et mon oncle me donna une bourrade qui m'envoya rouler lourdement dans le bas-côté. Je me relevai et m'effor-

çai d'enlever la poussière de mon manteau neuf. Le pasteur s'interrompt, son regard fixé sur moi. Et tout le monde se retourna pour me dévisager, avec un murmure désapprobateur. J'aurais voulu rentrer sous terre. Maintenant encore j'en rêve, et je ressens mes impressions d'alors, comme si j'étais petit et que tous ces gens étaient en vie.

C'est curieux de pouvoir ainsi penser en arrière. Pourtant, en y réfléchissant, il n'y a pas de barrières ni de haies qui nous séparent du temps passé. Vous pouvez y retourner comme bon vous semble, si votre mémoire le permet.

Jamais je n'oublierai la fête après le mariage, quand Ivor et Bronwen sont remontés chez nous pour s'en aller. Ils sont partis dans la plus belle carriole de Dai Ellis, avec la jument blanche qui prenait d'habitude la poste.

Dans une des tentes, il y avait la nourriture ; dans l'autre, plus petite, les boissons. Pour les grandes personnes, on avait dressé des tables sous les arbres, près du jardin de la chapelle. Les enfants mangeaient sur l'herbe, près du réservoir pour l'eau de baptême.

Il fallait voir l'intérieur de la grande tente, avec toutes les victuailles étalées sur les tables, le long des côtés, et les femmes, dans leurs plus beaux atours, et les fleurs dans les cruches et les seaux. C'était un vrai tableau.

Le père de Bronwen avait enfourné toute la nuit, et c'est inouï ce qu'il avait apporté. Il y avait des pâtés, si lourds qu'il fallait deux hommes pour les soulever, avec de si jolis dessins sur la croûte que c'était une pitié de les entamer. Le gâteau de noces était sous les arbres, blanc, à trois étages. Le père de Bronwen l'avait entièrement fait. Il était orné de fers à cheval et de petites boules d'argent qui dessinaient les noms d'Ivor, de Bronwen, et la date.

Et, bien sûr, ceux du village, ceux des fermes, les amis de la famille de Bronwen, avaient tous confectionné quelque chose de spécial, car chacun savait que les autres regarderaient

ce qu'il apporterait. Aussi, quand tout fut sur les tables, on n'aurait jamais cru que cela pourrait être mangé. Et, certainement, c'était dommage d'y toucher.

Mais, quand ma mère frappa dans ses mains pour appeler la compagnie, et leur dit d'aller manger, vous auriez dû voir comment tout ça a disparu. En vérité, si Cedric Griffiths et moi n'avions découvert un trou de côté dans la tente, nous serions restés le ventre creux. Ne croyez pas que c'est parce que les gens se bouscuaient avec leurs assiettes, mais ils étaient trop absorbés à causer et à manger, les jeunes filles s'occupant des petits enfants, les grandes personnes se servant mutuellement. Cedric et moi, nous étions juste entre deux âges, trop grands pour être nourris par les filles, trop petits pour être avec les autres garçons. De sorte que nous avons dû nous débrouiller seuls et, ma foi, sous la longue table, nous nous en sommes fort bien tirés.

Les femmes allaient et venaient tout près de nous, mais nous ne pouvions voir que leurs chaussures et le bas de leur robe ; la nappe cachait le reste. Lorsque nous n'avions plus rien à manger, nous sortions de sous la table ; l'un de nous se mettait à genoux, tandis que l'autre lui passait tout ce qui lui tombait sous la main. Quand c'était le tour de Cedric, il s'arrangeait toujours pour ramener de la gelée ou du blanc-manger ; moi, je prenais des gâteaux ou un pâté.

« Que tu es bête, chuchotait Cedric, de choisir ces sales gâteaux, quand tu peux avoir de la gelée. »

Je crois qu'il a gardé cette façon de faire toute sa vie, parce qu'il s'est toujours très bien débrouillé. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il tenait avec succès un garni sur la côte.

Pourtant, lorsqu'on a organisé les concours, nous avons bien payé notre gloutonnerie. Mes frères vinrent me dénicher pour me faire participer à la course des petits. J'eus beau crier et me débattre, je dus m'exécuter. J'ai toujours détesté

les grandes foules. Ceci, et la crainte d'arriver le dernier, m'avaient fait hurler et ruer.

Mais, Davy ayant menacé de me déculotter devant les filles pour me fouetter, je me décidai. Car Davy ne promettait jamais sans tenir parole. Je pris donc part à la course, avec une douzaine d'autres garçons. Je gagnai, et je vomis.

Davy crut que j'allais mourir. En fait, la tête me tournait à tel point que je ne tenais plus debout, jusqu'au moment où le Dr Richards m'administra un verre d'eau froide, et ça me remit d'aplomb. Davy et Ianto me donnèrent, alors, chacun une pièce de dix sous. Je reçus aussi le prix de la course et, pour cela, mon père me fit cadeau d'un shilling. Maman m'appela sous la tente et me prit mon argent pour la cassette. Elle me remit à la place cinq sous à dépenser. Puis elle poussa une chaise près de la table et me redonna de la gelée et des gâteaux.

Le soir, après le thé, nous nous sommes tous assis sur l'herbe, et avons chanté cantiques et chansons. Les meilleurs reçurent des prix. De nouveau, je fus le premier parmi les petits. Il fallait voir la joie de mon père. Jamais je n'oublierai le regard qu'il posa sur moi quand Mr Prosser, de St. Bedwas, me remit les bonbons.

Le chant était à mon père ce que la vue est aux yeux. Depuis lors, il m'appela toujours le soliste de la famille. Ce soir-là, en remontant chez nous, il garda ma main serrée dans la sienne, jusqu'à la maison. Ma mère marchait de l'autre côté, et mes sœurs derrière.

C'est curieux, quand vous commencez à penser à un souvenir, combien d'autres vous reviennent et s'enchevêtrent dans la mémoire. Il arrive que, pensant à une chose, elle vous en rappelle une autre. Mais, presque toujours, vous oubliez pourquoi, et le lien qui les unissait vous échappe.

Puis Ianto se maria avec une jeune fille du village, qui habitait chez des parents à elle. Je ne l'ai pas beaucoup connue,

parce que son père engagea Ianto à aller travailler avec lui. Ianto accepta, et la noce eut lieu là-bas. Je ne fus pas de la fête ; j'avais les oreillons. Ma mère et mes sœurs s'y rendirent ; elles en revinrent peinées pour Ianto. Il était tombé sur un mauvais numéro, dit ma mère, et pendant des années nous n'entendîmes plus parler de lui.

Maman ne cessa de se tourmenter pour lui, mais ça ne servit à rien.

Davy était le cerveau de la famille. Il avait toujours souhaité devenir médecin, mais le Dr Richards prétendait qu'il aurait dû commencer plus tôt. Dès qu'un accident se produisait à la mine, on était sûr de voir paraître Davy, avec la boîte de pansements ; et, quand quelqu'un se blessait au village, c'est lui qu'on envoyait chercher. Il ne se faisait jamais payer, sauf pour les bandages et les onguents. Dans toute la région, on l'estimait grandement.

À l'époque où je commençai à aller à l'école, il prit une expression soucieuse. Et je cessai bientôt de l'appeler à l'aide pour mes devoirs de calcul, parce qu'il ne me répondait pas. Un soir, après souper, mon père lui demanda ce qu'il avait.

Davy tarda à répondre ; si longtemps que je craignis que mon père, oubliant sa question, ne songeât à m'envoyer coucher. Sur ce point, il était inflexible. À huit heures, je devais être au lit.

– Papa, lâcha enfin Davy, le regard fixé dans sa tasse vide, je ne suis pas du tout heureux.

– Je regrette de t'entendre dire ça, mon garçon.

– Qu'est-ce qui ne va pas, Davy ? interrogea ma mère.

– Tout, répondit Davy. Tout. Et, pourtant, personne ne semble s'en apercevoir. En tout cas, on ne fait rien.

– Explique-toi, le pria mon père. Et, s'il y a quelque chose qu'on puisse faire, tu peux compter sur moi.

– Non, papa, tu n'y peux rien, répondit Davy. Ça nous concerne tous. C'est à cause des salaires. La semaine pro-

chaîne, on va les diminuer. Pourquoi? On sort autant de charbon, plus même, que l'année dernière. Alors, pourquoi diminue-t-on les salaires? Et puis les forges ferment pour aller s'installer à Dowlais et on embauche pour Middlesbrough. Les hommes des forges suivront-ils le fer à Dowlais, iront-ils à Middlesbrough, ou bien vont-ils travailler aux puits?

Davy fixait mon père avec intensité, les yeux voilés par ses cheveux, trop longs, qui retombaient sur son front.

– Ma foi, dit mon père, en changeant sa pipe de côté comme il avait coutume de le faire quand quelque chose le préoccupait. Je pense qu'ils prendront du travail là où ils en trouveront.

– À la mine, naturellement! fit Davy, avec un hochement de tête. Mais il y a déjà trop de monde, ici, en bas. Les fils Owain ont dû passer la montagne pour trouver du travail. Pourtant, depuis des années, leur famille est installée dans la Vallée. Alors, quelle chance peuvent avoir les autres? Je vais te dire ce qui va arriver, papa, ajouta Davy, se levant et allant tapoter la cassette sur le rebord de la cheminée. Bientôt, ce coffret sera aussi vide que ma pipe.

– Quelle sottise, mon garçon! s'exclama mon père étonné, en regardant ma mère. Bonté divine, jamais ça n'arrivera, tant qu'il y aura du charbon.

– C'est ce que nous verrons, s'entêta Davy. Quand les ouvriers des forges viendront en foule aux puits pour se faire embaucher, il s'en trouvera bien qui offriront de travailler pour moins, et le directeur acceptera. Tu verras, alors. Les plus anciens de la mine, ceux qui sont le mieux payés, seront mis dehors. Et tu seras un des premiers, crois-moi.

– Tu dérailles, mon garçon, rétorqua mon père en riant. Allons, Beth, ajouta-t-il en se tournant vers ma mère, faisons une bonne tasse de thé, veux-tu? Quant à toi, dit-il en m'apercevant, file au lit. Et vite!

Tout se passa comme Davy l'avait prédit. Les ouvriers des

forges acceptèrent du travail aux puits, pour un salaire à peine supérieur à celui des plus jeunes. Certains même se mirent à tirer les wagonnets, à la place des poneys. Un grand nombre des anciens de la mine, parmi les mieux payés, furent renvoyés sans explication. On prétextait qu'ils étaient trop vieux et ne pouvaient plus travailler comme il fallait. Mais c'était absurde. Dai Griffiths, par exemple, était un des meilleurs ouvriers de la Vallée, et chacun le savait.

Depuis quelque temps, mon père travaillait dehors, comme contrôleur. À la sortie du charbon, il notait la quantité contenue dans les wagonnets, et le nom du mineur. Les hommes étaient payés d'après ses comptes. Aussi était-il considéré comme une sorte de chef, et les hommes s'adressaient-ils à lui pour trancher la plupart de leurs disputes. Celles-ci ne manquaient pas.

Un soir, il rentra d'une réunion aux Trois-Cloches, très sombre. Davy, assis à la table, lisait. Moi-même, je dessinais, sur le coin du lit.

– Davy, annonça mon père, nous allons faire la grève.

– Et après, papa? questionna tranquillement Davy. As-tu décidé ce que tu vas faire quand tu auras été mis dehors?

– Je ne serai pas renvoyé, s'insurgea mon père avec colère. C'est bien pour cela que nous luttons. Des salaires justes, et aucune condition que nous ne puissions tous accepter.

Davy leva les yeux vers la cassette et sourit. Cela ne fit qu'irriter davantage mon père. Mais il fit semblant de rien.

– Pourquoi es-tu resté à la maison, au lieu de venir à la réunion? demanda-t-il à Davy.

– Je voulais d'abord savoir ce qu'on déciderait. Maintenant que je le sais, je peux agir. Et, je t'en prie, ne t'en mêle pas, papa. Laisse-moi aller leur parler.

– Non, dit mon père. Je ne veux pas. On m'a choisi comme porte-parole, et je le serai.

– Alors, ce qui va arriver, annonça Davy, c'est que Gwilym,

Owen et moi, serons bientôt les seuls à faire bouillir la marmite. Tu seras remercié comme Dai Griffiths et les autres.

– Nous verrons bien, lâcha mon père.

Et, de nouveau, Davy ne s'était pas trompé.

Mon père et deux hommes allèrent trouver le directeur. Ils revinrent silencieux, mornes. Il n'y avait rien d'autre à faire, dirent-ils, qu'à se mettre en grève.

Et la grève eut lieu.

Elle dura cinq semaines, pour commencer. Puis, deux jours après la reprise du travail, douze hommes ayant été congédiés parmi lesquels mon père, la grève reprit.

Celle-ci dura vingt-deux semaines.

Tous les autres puits de la Vallée travaillaient, mais dans notre village personne ne semblait s'en préoccuper. Et il en fut ainsi jusqu'à l'hiver. Puis des messieurs arrivèrent de la ville, avec quelqu'un de Londres, et mon père alla les trouver seul.

Cependant, les gens commençaient à se trouver à court. La nourriture se faisait rare ainsi que l'argent et, si les femmes n'avaient été aussi économes en temps de prospérité, la situation aurait été très dure. Pourtant, les réserves touchaient à leur fin, et maman puisait dans notre cassette pour secourir les mères de familles nombreuses, au bas de la colline, surtout la pauvre Mrs Morris, de la Chapelle, avec ses quatorze enfants dont l'aîné n'avait pas douze ans, et qui s'en allait mendier pour eux de quoi manger! De honte, son mari se jeta dans le puits.

Mon père rentra de son entrevue soucieux mais résolu.

– La grève est terminée, Beth, annonça-t-il. Mais nos salaires seront diminués. Le marché du charbon a baissé, c'est pourquoi on ne peut plus nous payer comme avant. Nous devons aussi être justes.

– Est-ce qu'on te rend ta place, Gwilym? s'inquiéta ma mère.

– Oui, ma fille.

Il me sembla qu’il avait un drôle d’air en disant cela.

Je découvris pourquoi, quelques jours plus tard.

Les hommes reprirent le travail le lendemain de l’entrevue de mon père avec les propriétaires, et vous auriez dû voir la colline ce matin-là.

Il faisait froid. Ce n’était plus la nuit et pas tout à fait le jour. La lune brillait encore. Dure, épaisse, la gelée blanche couvrait la route et les toits ; des fenêtres éclairées, tombait une lueur orange tout le long du chemin.

Et, tandis que les portes s’ouvraient et que les hommes partaient, femmes et enfants sortaient sur la route pour les regarder s’éloigner. Mon père était un des premiers, avec Davy ; dès que les hommes le virent, ils l’acclamèrent comme le sauveur du village. Mais mon père, dépourvu de toute vanité, détestait ce genre de démonstration. D’un signe de la main, il les calma et se mit à chanter.

À sa voix, les ténors et les altos entonnèrent, puis les barytons, les basses, enfin les femmes et les enfants.

Et, comme le chant éclatait, toutes les portes, jusqu’au bas de la colline, s’ouvrirent, et les hommes, les femmes, les enfants sortirent, encombrant la route.

Je regardai le ciel lisse, bleu, les toits blancs, la route noire, descendant la colline où la masse des hommes, plus noirs encore et agitant la main, serpentait entre les groupes de femmes et d’enfants, accrochés en grappes à leurs jupes. Et sur tous, la clarté tremblante des lampes, sortant à flots des portes ouvertes, posait une teinte orange. Longtemps j’écoutai les voix sonores, s’envolant en multiples harmonies, au-dessus de la buée qui, s’échappant des bouches chantantes, voilait les visages pincés par le froid et magnifiait l’éclat des yeux rendus à l’espoir ; et mon cœur se serra.

L’écho du cantique résonnant dans la Vallée nous enveloppa. Là-haut, dans les fermes, sur la montagne encore

obscur, des lumières s'allumèrent, et en bas, vers la mine, les hommes se mirent à balancer leurs lampes, vacillantes étincelles, au rythme du cantique.

Et toute la Vallée chanta.

C'était la paix, vous comprenez.

III

J'étais scolarisé chez Mrs Tom Jenkins, dans une petite maison non loin du village. Tom avait été brûlé par une coulée de fer en fusion aux Forges. Depuis des années, il ne pouvait rien faire et demeurait couché. Pour subvenir aux dépenses du ménage sa femme avait ouvert une école. Elle avait deux petites filles et, pendant qu'elle faisait la classe, celles-ci restaient assises sur des tabourets, près du tableau noir, à l'écart des élèves payants. Tom ne cessait de souffrir, aussi Mrs Tom Jenkins interrompait-elle souvent la leçon pour aller voir si elle pouvait le soulager.

Nous apprenions l'alphabet, le calcul, un peu d'histoire, le nom des villes et des rivières, et où elles se trouvaient. Mrs Tom Jenkins venait de Caernarvon, où son père tenait une librairie, et c'est pourquoi elle savait beaucoup de choses.

En vérité, je dois reconnaître qu'elle nous en donnait plus que pour quatre sous par semaine. C'est chez elle que j'ai appris à penser, mais je ne m'en suis rendu compte que plus tard, quand j'ai commencé à travailler. Les garçons et les filles qui étaient avec moi ont tous bien réussi. Pourtant, je doute qu'ils lui rendent le même hommage que moi.

Nous nous installions sur des tabourets dans la chambre du devant, nos ardoises posées sur les genoux. Mrs Tom, debout devant le tableau noir cloué au mur, écrivait avec des bouts de craie.

Quand nous arrivions, elle commençait par nous faire suspendre manteaux et chapeaux, bien en ordre. Puis nous entrions dans la pièce du devant et nous lui disions bonjour, ainsi qu'aux petites filles. Après, c'étaient des allées et venues : les garçons cherchaient les tabourets pour les filles, et les filles, les ardoises et les crayons pour les garçons.

Quand tout était prêt, nous nous levions et chantions le cantique du matin. Mrs Tom disait une petite prière, appelant sur nous la bénédiction, la force spirituelle, la volonté de vivre et de nous instruire pour le bien de l'humanité.

Je me rappelle m'être demandé ce que signifiait l'humanité. Je tâchai de m'en faire une image et finis par décider que c'était un homme à longue barbe, toujours penché sur les gens avec politesse et bonté.

Un soir, après le départ des autres, tandis que j'aidais Mrs Tom à arranger son mari pour la nuit, je le lui dis.

– C'est une bonne image de Jésus, Huw, commenta-t-elle.

– Jésus est-il donc l'humanité ? m'étonnai-je.

– Ma foi ! soupira-t-elle, tout en enveloppant Tom d'une couverture. En tout cas, il a assez souffert pour être l'humanité.

– Mais alors, qu'est-ce que l'humanité ?

Il me fallait une réponse. Depuis trop longtemps je me creusais la tête à ce sujet.

– L'humanité, c'est nous tous, expliqua Mrs Tom. Toi, et moi, et Tom, et tous ceux à qui tu peux penser, dans le monde entier. Ça, c'est l'humanité, Huw.

– Merci, madame. Mais, alors pourquoi, chaque matin, demandez-vous que nous aidions l'humanité ?

– Parce que je voudrais que vous ne pensiez pas seulement à vous-mêmes et à vos familles, mais à tous ceux qui vivent. Nous sommes tous égaux, et nous avons tous besoin d'être secourus ; mais il n'y a personne d'autre que l'humanité, pour aider l'humanité.

– Alors, pourquoi prions-nous Dieu, insistai-je, s’il n’y a que l’humanité pour aider ?

Je posai cette question, car mon père avait coutume de répéter que Dieu est le seul secours sur lequel l’homme puisse compter, et ce que disait Mrs Tom me déconcertait.

– Dieu seul te le dira, Huw, répondit-elle, les yeux fixés sur Tom.

Jamais elle n’a su que j’avais entendu ce qu’après elle s’était murmuré à elle-même : « S’il y a un Dieu ! »

Elle contemplait Tom avant de lui enfiler son bonnet de nuit. La coulée l’avait touché à la tête et aux épaules. Il était aveugle et son nez, carbonisé, n’existait plus. Sa bouche, semblable à une boutonnière, s’ouvrait sur des dents noires ; son crâne, nu, avait une teinte violacée. Il avait alors trente ans. Mon père disait qu’il avait été beau, et le meilleur ténor de la Vallée. Mais maintenant il ne poussait plus que des grognements bizarres et gutturaux. Je ne sais même pas s’il reconnaissait Mrs Tom et ses petites filles. Aussi, songeant à tout cela, je n’ose pas la condamner pour cette dernière phrase.

C’est alors que je commençai à réfléchir, et peut-être est-ce cela qui m’a mené où j’en suis.

Ce n’est pas que je sois mécontent de mon sort. Mais, si je n’avais pas commencé à réfléchir, à découvrir moi-même les choses, j’aurais pu avoir une vie plus heureuse, d’après les critères ordinaires, et peut-être jouir d’un plus grand respect.

Mais, bonheur et respect n’ont guère de valeur car, à moins qu’ils n’aient pour cause les motifs les plus vrais, ils ne sont que leurre. La réussite vaut à un homme le respect du monde, quels que soient sa disposition d’esprit, ou les moyens qu’il a employés. Mais quelle valeur accorder à pareil respect ? Et quel bonheur intérieur cet homme peut-il connaître ? Et s’il s’accommode de ce prétendu bonheur, son état me paraît inférieur, son contentement de soi plus vil que ceux du plus abject animal.

Pourtant, si je promène les yeux autour de ma petite chambre, cette pensée, en vérité, ne m'est que d'un pauvre réconfort, et bien vide de satisfaction. Il doit y avoir une façon de mener son existence, décentement, en pensant et en agissant honnêtement, tout en gagnant convenablement sa vie.

Dans sa manière d'agir, il n'y avait pas plus strictement honnête que mon père ; pourtant, il n'a pas connu sa récompense ici-bas, pas plus que ma mère. Je ne ressens d'amertume à l'égard de rien, et nul sentiment de mépris ne subsiste en moi. Ce que j'en dis n'est que ce qui passe dans mon esprit.

La première fois que mon père m'apparut comme un homme, et non comme simplement mon père, c'est au retour de l'école, le jour où les hommes reprirent le travail après la grève.

Sous la pluie d'hiver, froide, grise, piquante comme des aiguilles, nous courions tous, pataugeant dans les ornières et les flaques le long des haies nues dont les ramilles bruissaient sous le fouet des gouttes et des fossés bouillonnants d'écume. Nous sentions l'eau pénétrer dans nos chaussures et nous geler les pieds, tandis que nos poitrines devenaient froides et collantes, à mesure que nos manteaux, trempés, s'imbibaient davantage. Nous atteignîmes le haut de la pente, là où le sentier rejoint la route de la mine. Par-dessus la haie basse, on apercevait la cage d'arrivée et l'usine génératrice et, plus près, l'endroit où se tenaient les hommes chargés du contrôle des wagonnets.

Chaque contrôleur avait sa petite guérite, où il se tenait les jours de pluie ou de froid et, aussi loin que remontait mon souvenir, il y en avait toujours eu trois, une par homme. Celle qu'occupait mon père était celle du milieu, la verte.

Laissant les autres poursuivre leur course, je m'arrêtai sidéré, à la vue de la trouée qui séparait les deux autres guérites. Debout sous la pluie, abritant son carnet sous un pan

de son manteau trempé, mon père y inscrivait un convoi. Il se tenait au milieu d'une flaque, formée par les gouttes tombant de ses vêtements, et ses cheveux collaient à son visage.

Sa guérite avait été enlevée.

Est-ce mon regard qui lui fit lever les yeux? Je l'ignore. Mais, lorsqu'il m'aperçut, il ôta le crayon de sa bouche et posa un doigt sur ses lèvres, comme pour me recommander de ne rien dire à ma mère. Puis il me fit signe de rentrer à la maison.

Cette nuit-là, comme je dormais dans cette même chambre, je me réveillai, et entendis mon père discuter avec Davy, tandis que ma mère pleurait.

– Tu n'obtiendras rien sans te battre, criait Davy. Crois-tu que je sois disposé à tolérer que mon père se tienne sous la pluie, comme un chien, et que je ne lève pas le petit doigt pour faire cesser ça?

– Occupe-toi de ce qui te regarde. Je ne veux pas que tu te serves de cette affaire pour étayer ta politique. Ne m'y mêle pas. Je saurai bien m'en tirer tout seul.

– Par Dieu, tu le peux bien, railla Davy, et du même coup te noyer comme un rat.

– Veux-tu te taire, ordonna mon père, et ne pas blasphémer sous ce toit.

– Mais, papa, que comptes-tu faire? Dès que la neige commencera, tu mourras de froid. Faisons bloc, et tu verras leur réaction. Qu'un seul puits s'arrête ne servirait à rien, mais si tous cessent le travail à la fois, alors oui.

– Que je périsse ou non de froid, ça n'a pas d'importance, dit mon père. Je ne veux pas servir de prétexte à une nouvelle grève et qu'à cause de moi les autres souffrent du chômage. Si c'était le cas, je mériterais pire que de mourir de froid.

– Mais s'ils voient qu'ils peuvent te traiter ainsi, toi, notre porte-parole, que ne feront-ils pas aux autres?

– Nous verrons bien. Assez parlé, maintenant. Tais-toi, et va te coucher.

Gwilym occupait le lit à côté du mien, et j’entendais à sa respiration qu’il écoutait et ne dormait pas.

– Gwil, que veut donc faire Davy? chuchotai-je.

– Tais-toi, mon vieux, murmura Gwilym. Veux-tu donc voir arriver papa avec le fouet?

– Mais que veut Davy? répétai-je si doucement qu’une souris seule eût pu m’entendre.

– Se battre contre ces satanés Anglais, chuchota Gwilym, en se soulevant sur le coude.

Un frisson glacé parcourut mon épine dorsale, et les poils de ma nuque se hérissèrent.

Gwilym n’avait que quatorze ans. Il venait de commencer le vrai travail de mineur, après un an avec les poneys. Et voilà qu’il se mettait à blasphémer, lui, le plus placide d’entre nous! Bien plus, il proférait des choses si vilaines que j’en étais glacé.

À ce moment, Davy monta se coucher et nous fit taire. Il dormait dans mon lit. Lorsqu’il s’assit, j’entrevis ses yeux, noirs, grands ouverts, fixés sur la chandelle, dont la lueur vacillante éclairait son visage blafard, luisant de sueur. Tremblant, je fermai les paupières et les tins closes pendant longtemps. Et puis j’ai dû m’endormir.

Ivor et Bronwen avaient une maison à eux, plus bas sur la colline. Bronwen montait souvent chez nous; ma mère, elle, ne se rendait chez elle que lorsqu’elle en était priée. Le samedi, ils dînaient avec nous, mais, presque chaque dimanche, ils allaient chez les parents de Bronwen et assistaient au culte, de l’autre côté de la montagne.

Autant que Davy, Ivor ressentait l’affront fait à mon père, mais il se taisait, tandis que Davy ne le voulait ou ne le pouvait pas. Il avertit mon père que Davy allait se faire mal noter à la mine s’il ne prenait garde à ses propos. Mon père lui

répondit que Davy avait le sang chaud et que, s'il lui parlait, il ne l'écouterait pas.

– Où veut-il en venir? s'impacienta Ivor. Il n'a jamais daigné m'expliquer.

J'aurais pu lui dire pourquoi, car j'avais entendu Davy le traiter de vieille pantoufle, et prétendre qu'un homme marié, obligé de penser aux siens, ne vaut rien pour défendre une cause.

– Davy prétend établir le socialisme, dit mon père. À ce que j'ai compris il voudrait que tous s'unissent, dans le monde entier!

– En voilà des absurdités! s'exclama Ivor. En revanche, s'il s'agissait des mineurs, je marcherais volontiers avec lui.

– Appelle ça des absurdités, si tu veux, Ivor Morgan, lança Gwilym, mon troisième frère. Mais ce que je peux t'affirmer, c'est qu'il y a plus de sens, dans le petit doigt de Davy, qu'en toi tout entier.

Vous auriez dû voir alors l'ébahissement de mon père et la fureur d'Ivor. Bondissant de sa chaise, mon père se précipita vers l'étrivière, mais il ne l'avait pas décrochée que Gwilym, plus rapide, était hors de la maison et dévalait la colline, comme l'esprit du vent.

– Encore un Davy, ce garçon-là, grommela mon père. Avant longtemps, il y aura du grabuge dans cette maison. Un vrai nid de frelons que cette chambre des garçons!

Mon père me regardait, l'air absent. Mais, comme moi aussi je faisais partie de cette chambre, je me sentis tenu de la défendre, même si je savais que j'avais tort.

– Moi aussi, je serai un Davy, papa, déclarai-je, si c'est pour te tirer du froid.

– Sors d'ici immédiatement, cria mon père, avant que je t'étrille!

Mais ses yeux pétillaient de malice et, au lieu de m'enfuir à toutes jambes, je sortis tranquillement et descendis chez Bronwen.

Elle ne m'intimidait plus. Sa façon de vous regarder était comme un sourire. Pourtant, jamais elle ne souriait vraiment, de sorte que vous ne saviez s'il fallait lui sourire en retour ou rester impassible. Peu après son installation, elle s'était mise à m'appeler le Vieux Bonhomme et, chaque fois que je descendais chez elle, elle interrompait son ouvrage et me regardait de cette délicieuse façon, jusqu'à ce que je me fusse assis dans le grand fauteuil d'Ivor.

– Et quel bon vent m'amène le Vieux Bonhomme, aujourd'hui? disait-elle.

Quand il y avait quelque chose, je le lui racontais. Sinon, je me taisais. Cet après-midi-là, j'attendis qu'elle m'eût fait du thé pour parler.

– Davy veut se battre contre les Anglais, annonçai-je.

– Quelle blague, mon garçon! fit-elle en riant.

– C'est vrai. Je le tiens de Gwilym.

– Gwilym est un gosse, répondit-elle. Il ne sait pas ce qu'il dit.

– Mais Davy sait, répliquai-je. C'est lui qui l'a dit.

– Et que compte faire le Vieux Bonhomme? s'enquit Bronwen, en s'agenouillant près de moi.

– J'irai me battre avec eux. Je vais leur apprendre à forcer papa à rester sous la pluie.

Bronwen m'entoura de ses bras avec tant de vivacité que la tasse tomba et se cassa. Mais elle n'y prit pas garde.

– Bravo, Huw, applaudit-elle. Va te battre. C'est pour ça que nous existons, les hommes pour se battre, les femmes pour les aider.

– Es-tu une rebelle, Bron? demandai-je.

– Si être rebelle, c'est ça, en vérité je le suis.

– Bien. Dans ce cas, je suis aussi un rebelle. Mais que va faire Davy, Bron? Le sais-tu? Personne ne veut me le dire.

Bronwen, fronçant les sourcils, se pencha pour ramasser les débris de la tasse.

– Écoute, Huw, tu es trop petit pour savoir ces choses. Va appeler Ivor, veux-tu ?

Mais je répétais ma question, irrité de penser qu'elle, une femme, savait des choses qu'on refusait de me dire. Quelles étranges idées peut se faire un petit garçon !

– Eh bien, Vieux Bonhomme, concéda-t-elle, puisque tu y tiens, voilà : Davy va essayer d'arranger les choses à sa façon. C'est tout ce que je sais, et n'en parlons plus. Va m'appeler Ivor, veux-tu ?

IV

J'interrogeai mon père.

– Et pourquoi veux-tu savoir ce que cherche Davy, mon garçon ?

– Les autres le savent, papa, répondis-je. Et je voudrais être au courant pour les aider.

– Ce n'est pas ton affaire, rétorqua mon père. Occupe-toi plutôt de tes devoirs. Applique-toi, fais-les bien, c'est tout ce qu'on te demande. Et, surtout, souviens-toi de ce que je te dis.

Au fond, je regrette de lui avoir désobéi à la suite de cette discussion, car cela ne cessa de me tourmenter. Je savais que, s'il m'attrapait, je n'oserais soutenir son regard ; sans compter le fouet.

En fait, j'ai tout découvert en m'y prenant à la façon des petits garçons qui veulent savoir ce que les grandes personnes tiennent à leur cacher, c'est-à-dire en m'adressant à d'autres petits garçons.

Mervyn Ellis, le fils de Dai Ellis, de l'Écurie, était un de mes meilleurs amis ; il l'est resté jusqu'à la semaine dernière. Le lendemain, en rentrant de l'école, j'allai le trouver et lui racontai qu'une espèce de complot s'organisait, avec mon frère à sa tête. Cela sonnait noble et désespéré, je l'avoue, et je me souviens que, tout en lui parlant, je n'arrivais pas à maîtriser ma lèvre inférieure. Elle semblait se raidir, m'empêchait

de m'exprimer de façon naturelle, et se tordait en tous sens, comme si elle était fière d'elle-même.

Vraiment, c'est ridicule de ne pouvoir se dominer et de perdre jusqu'au contrôle de sa propre bouche.

– Mais, je le sais, mon vieux, fit Mervyn. Il y a même une réunion ce soir, sur la montagne.

– Avec qui?

– Davy, et les hommes, bien sûr, répondit Mervyn. Gros bêta! Ton propre frère, et tu n'en sais rien.

Il me mit alors au courant des réunions qui se tenaient depuis des mois sur la montagne, et auxquelles venaient assister les hommes des autres vallées. Ils allaient fonder un syndicat, dit Mervyn, mais il ignorait le sens de ce mot. C'est pourquoi nous décidâmes de nous rendre ce même soir, là-haut, et de voir ce qui s'y passait.

Je compris alors pourquoi Gwilym se couchait si tard. Il arrivait juste avant Davy, toujours par la lucarne, jamais par la porte. Je le savais à cause du courant d'air qui souvent me réveillait. Mais je n'en disais rien. Pour rien au monde je n'aurais dénoncé Gwilym; on le rabrouait assez comme cela, et si mon père avait appris qu'il rentrait par la fenêtre aussi tard, il y aurait eu du grabuge.

Ce soir-là, après avoir embrassé maman et papa, je montai avec la chandelle et me fourrai tout habillé sous la couverture.

– Es-tu couché, Huw? cria maman un moment plus tard.

– Oui, maman.

– Bien, mon garçon. Chandelle!

Je soufflai la chandelle et restai étendu à regarder le croisillon bleu de la fenêtre. À présent que le moment était arrivé, je ne puis dire que j'avais réellement peur, mais mon cœur battait si fort que j'étais persuadé qu'on l'entendait jusqu'en bas. C'est curieux, comme des bruits de rien du tout peuvent

résonner dans l'obscurité, lorsqu'on fait quelque chose de mal.

Quand je me levai, ce sale lit se mit à grincer, si bien que je faillis lui donner un bon coup de pied pour lui apprendre. Pourtant, petit à petit, je m'en extirpai. Puis ce furent les couvertures qui soupirèrent comme un vieillard que l'on couche lorsque je les replaçai.

Ensuite, le plancher.

Chaque lame avait son mot à dire, gémissant et grognant, toutes les fois que je posais le pied ou le levais ; enfin le tapis, qui s'allongeait jusqu'à la commode près de la fenêtre.

Remonter cette fenêtre à guillotine me prit des siècles de douloureux efforts. Je retenais ma respiration, faisais mille grimaces, tout en soulevant le châssis, prêt, à la moindre alerte venue d'en bas, à bondir sous mes couvertures. Peu à peu, il se releva et, à mesure qu'il s'ouvrait, un vent glacé s'engouffrait, qui me faisait grelotter. Tendue entre les sons qui pouvaient venir de la maison, les grincements de la fenêtre et les pas de quelqu'un sur la route, mon oreille louchait en quelque sorte, au point qu'à la fin j'étais prêt à hurler mon projet d'escapade et à me faire fouetter sans un murmure, rien que pour faire cesser cette tension.

Enfin, le châssis fut assez haut pour me laisser passer. C'est alors que commencèrent les vraies difficultés. Devant la fenêtre, les tuiles s'inclinaient en pente jusqu'au chéneau et, de là, il n'y avait qu'à être en gomme élastique. D'abord, je sortis une jambe, que j'appuyai sur le rebord glacé ; ensuite, je dus hisser mon corps, pour faire passer mon autre jambe. Puis il y eut lutte entre mon menton et mes genoux et, pendant un moment, je crus que je resterais coincé là, toute la nuit, à moins que ma tête ne s'écrasât contre le mur. Pour comble, mon pied déjà dehors glissait sur les tuiles et faisait un terrible vacarme.

C'est le grincement de la chaise de mon père sur le carreau,

en bas, qui me fit me dégager. Je l'entendis à l'instant où j'essayais de forcer ma tête, entre mes genoux pliés et la traverse de la fenêtre.

J'eus si peur que je dus en quelque sorte rapetisser. Tout ce que je sais, c'est que je me retrouvai de l'autre côté de la fenêtre, glissant sur le ventre, les pieds en avant, sur les tuiles qui aboutissaient au chéneau avant une chute de près de deux mètres.

Je me demandai si je devais me mettre tout de suite à crier, ou attendre d'avoir atterri pour cela. Je me rappelle m'être dit que, si je ne criais qu'en arrivant au sol et que j'étais blessé, mon père ne me punirait qu'après ma guérison. En revanche, si je criais immédiatement, il accourrait, me saisirait au vol et, peut-être, m'écharperait. Tout cela me fut épargné : le bout de ma chaussure se prit au bord du chéneau et je m'arrêtai.

Me laisser couler, saisir le rebord, me balancer un instant avant de me lâcher fut si facile que je raillai ma poltronnerie de la minute précédente. Comme je descendais en courant chez Dai Ellis, de l'Écurie, je me souvins que papa aimait à répéter que trop de gens crient avant d'avoir mal, et c'est peu fier de moi que je m'engouffrai dans le trou de la palissade.

En fait, je me méprisais tellement que j'étais prêt à affronter n'importe quoi pour me prouver que je n'étais pas le lâche que je croyais être.

Mais, à ce même moment, Dai Ellis ouvrit la porte de l'écurie, où il soignait Bess, la jument noire, malade. De le voir ainsi, s'encadrer dans la lumière, me cloua sur place ; rien ne m'aurait fait bouger.

Ma veine voulut qu'il rentrât. Sans cela, sûrement, j'aurais été pincé. Dès qu'il eut disparu, je me faufilai, plié en deux, derrière la maison, vers la porcherie, où je devais retrouver Mervyn. Il m'y attendait, à demi mort de peur. Il va sans dire qu'il ne montra pas qu'il aurait volontiers renoncé à l'expé-

dition pour retourner au lit; mais, l'éprouvant moi-même, je savais ce qu'il ressentait.

De sorte que, l'un et l'autre, en bons sportifs, nous feignîmes goûter l'aventure. Déjà nous escomptions le prestige qu'elle nous vaudrait, le lendemain matin, auprès des autres garçons, et le regard particulier que nous adresseraient les filles, comme elles ont coutume de le faire à ceux qui accomplissent des prouesses.

Passant par-dessus le mur, nous escaladâmes le remblai conduisant à la rivière. Celle-ci fut traversée avec circonspection, à cause de l'obscurité, rendue plus dense encore par les arbres. Seule la frange d'écume nous permettait de distinguer les pierres dans le courant, et de sauter de l'une à l'autre.

Arrivés sur la rive opposée, nous nous engageâmes, à toute allure, dans le sentier à flanc de coteau, qui traverse la forêt. Ce n'est qu'une fois hors du fourré, que nous osâmes penser aux sorcières qui hantent les cavernes et, bien que Mervyn n'en eût soufflé mot, ni moi non plus, je savais que, comme moi, il y songeait, car, une fois ou deux, je l'avais vu se retourner et accélérer le pas lorsqu'il s'apercevait que je le surveillais.

Loin des arbres, marchant à travers champs, la lueur de la lune nous rassura vaguement. D'ordinaire, cependant, je n'apprécie guère sa clarté. Rien de plus inquiétant en effet que cette lumière pâle qui éclabousse tout, fait luire le blanc, et teinte de bleu grisâtre ou de noir le reste. Alors, l'herbe elle-même paraît grise, et le visage d'un enfant devient, en vérité, semblable à la mort, avec des ombres noires creusant ses joues et ses orbites, et des points d'argent marquant ses yeux.

Trop occupés à avoir peur, nous avions presque oublié le but de notre course, quand nous aperçûmes des reflets de lumière sur les feuilles d'un arbre, émergeant d'une haie devant nous.

Vivement, je saisis Mervyn par le bras au moment où il allait s'élaner à travers le champ de Jones, de la Chapelle. Nous arrêtant net, nous nous mîmes à ramper vers la haie, l'œil ouvert, de crainte d'être aperçus. Tapis, retenant notre souffle, nous entendîmes, de l'autre côté, chuchoter d'innombrables voix, comme si une foule d'hommes scellaient une entente.

Nous redressant, nous escaladâmes les pierres, pour regarder par-dessus la haie. D'étonnement, je faillis tomber à la renverse.

Alignés, des centaines d'hommes, en manteau et casquette tirée sur les yeux, écoutaient Davy.

Il se tenait sur un rocher. Je l'entendais à peine, mais, d'après les gestes de ses mains, j'aurais pu décrire ses intonations et, sans regarder son visage, dépeindre son expression. Plus encore que d'être attrapé, c'est cela qui m'effraya.

Je donnai un coup de coude à Mervyn, et sautai à terre.

– Je file, dis-je. Et au galop.

– Hé! pas encore, mon vieux! s'écria Mervyn. Je veux savoir ce qu'ils vont faire.

– Reste, si tu veux. Moi, je m'en vais.

Et je partis. L'instant d'après, Mervyn me rattrapa en courant. Nous redescendîmes à triple allure, oubliant lune et sorcières. La rivière une fois traversée, je quittai Mervyn à la porcherie et, par le sentier, rejoignis nos communs. Mais, arrivé sous notre fenêtre, pas moyen de rentrer.

J'avais oublié le mur de brique, haut de près de deux mètres, à escalader avant d'atteindre le chéneau.

Voilà de quoi pleurer, en vérité.

Je me souvins alors du tonneau d'écoulement. Il se trouvait sous la gouttière, près de la porte de la cuisine, et était beaucoup plus grand que moi. À force de peine, je réussis à le faire tourner sur lui-même, jusque sous l'endroit où je pourrais saisir le chéneau. Jamais je n'ai entendu vacarme pareil à celui que fit ce sale tonneau.

Son vilain bord grinçait sur les pavés, puis l'eau se mit à éclabousser et à gicler. Après quoi, trop pesant, il échappa à ma prise et retomba avec un bruit de tambour et de nouvelles giclées. De ma vie, je n'ai fait autant de grimaces, comme si d'en faire pouvait atténuer les résonances dans le silence attentif de la nuit.

À voix basse, je conjurais le tonneau de se taire, et lui faisais honte. Si j'avais su des gros mots, je lui en aurais bien dit.

L'ayant finalement amené à l'endroit voulu, je me hissai sur son bord mais, perdant pied sur la mousse visqueuse, je tombai à l'intérieur, avec un bruit tel que les poules, réveillées, se mirent à piailler, de quoi vous rendre bigle.

Pétrifié, je restai là un long moment, trempé, dans l'eau jusqu'aux genoux, les jambes et les pieds glacés.

Enfoncé dans l'obscurité de ce sale tonneau qui sentait la vase, la mousse et la pourriture végétale, j'attendis. Dès que je fus certain que personne n'avait bougé dans la maison, je m'en extirpai, non sans peine, sain et sauf.

Me hissant sur le bord, je m'ébrouai pour laisser l'eau s'égoutter. Le vent était si froid que je le sentais comme un rasoir, partout où j'étais mouillé. Puis je me soulevai et parvins à passer ma jambe par-dessus le chéneau. Mes dents claquaient à en ébranler ma tête, et j'étais si transi que les tuiles me semblèrent chaudes quand je me mis à ramper pour atteindre le rebord de la fenêtre. Là, je m'arrêtai, soupirant de soulagement à l'idée d'être enfin arrivé. Silencieusement, j'introduisis d'abord mes jambes, puis mon corps entier. Finalement, je me trouvai sur le tapis.

C'est alors que mon père alluma la chandelle.

– D'où viens-tu, mon garçon ? questionna-t-il.

Plus que le vent ou l'humidité, la peur me glaça et, dans ma bouche, ma langue se transforma en un bloc d'acier. Vous l'auriez compris si vous aviez vu le visage de mon père.

De carrure moyenne, il était bien bâti et portait haut la

tête. Son large crâne paraissait disproportionné au reste de son corps. Ses yeux étaient gris et, parfois, quand il riait, presque bleus. Son nez, petit, était marqué d'une cicatrice à la base, reçue lors d'un éboulement de charbon. Sa bouche était belle. Noire virant au gris, sa longue moustache était presque de la même nuance que ses cheveux. Quant à ses sourcils, ils étaient de jais, et frappaient dans la pâleur de son visage, surtout près de la lampe ou à la lumière du jour, sans sa casquette.

En ce moment, à la lueur de la chandelle, ses yeux paraissaient presque blancs, étincelants comme des bijoux, et si sévères que je souhaitai mourir.

– D'où viens-tu? répéta-t-il en abritant ses prunelles de sa main.

Encore tout habillé, il était assis sur mon lit.

– De là-haut, sur la montagne, papa.

Comment je parvins à articuler cette phrase est resté un mystère pour moi.

– Ne t'ai-je pas dit de ne pas te mêler de ce qui ne te regardait pas? reprit-il.

– Si, papa.

– Et tu t'attends, peut-être, à ce que ta mère nettoie toute cette saleté? demanda-t-il.

– Non, papa.

– File en bas te débarbouiller. Et convenablement.

Je m'esquivai comme un cafard, laissant des flaques sur mon passage et redoutant une taloche qui m'étendrait raide, sans connaissance. Mais rien ne vint.

À la cuisine, le feu couvrait toute la nuit. Je n'eus donc pas de peine à sécher mes habits. Ce fut une autre affaire de cirer et de faire reluire mes chaussures. Je passai un temps infini à les frotter et à les brosser, nu devant le feu, sachant que mon père m'attendait là-haut, me demandant ce qu'il me réservait, ce que dirait ma mère le lendemain matin et si

Gwilym rentrerait avant que je pusse le prévenir. Je remontai en portant mes vêtements et mes chaussures cirées pour les montrer à mon père. Il les examina minutieusement en hochant la tête.

– Regarde, dit-il ensuite en m’indiquant du doigt les flaques sur le sol. Veux-tu que maman nettoie ça demain matin ? Va chercher un torchon.

Je redescendis, puis remontai avec un linge, essuyai l’eau par terre et cherchai avec soin, tout le long du plancher, si je trouvais d’autres traces humides. Conscient de ces yeux gris fixés sur moi, je m’appliquai si bien et mis tant d’énergie à frotter que mon père, finalement, s’impatia.

L’excès de soin que nous portons à un travail lorsqu’une faute pèse sur notre conscience est bien curieux, comme si, par notre zèle, nous cherchions en quelque sorte à faire pénitence.

– Viens ici, Huw, ordonna mon père.

Je posai le torchon et m’approchai de lui, tête basse.

– Pourquoi es-tu allé sur la montagne, quand je t’ai dit de ne pas le faire ? me demanda-t-il.

À mon grand étonnement il avait sa voix habituelle et ne semblait pas irrité.

– Je voulais aider Davy, papa, répondis-je.

– Aider Davy ? Et ta pauvre maman, qu’aurait-elle fait s’il t’était arrivé du mal ? Y as-tu songé ?

– Non, papa.

– À l’avenir ne l’oublie pas. Et, maintenant, couche-toi et dors. Et rappelle-toi : plus jamais de ces frasques à la Davy.

– Non, papa.

Mon père me porta dans mon lit, me borda et me tapota la tête.

– Tu seras bientôt un homme, mon fils, déclara-t-il, et tu rencontrera plus d’ennuis que tu n’en cherches. Une quantité, en vérité. Tu en auras plus que nous, je le crains. Donc,

en attendant, sois sage, et pense à ta maman. C'est elle qui a besoin qu'on l'aide. Dors bien, mon enfant. Que Dieu te garde.

– Bonne nuit, papa.

J'étais bien heureux qu'il fût parti avant que Gwilym rentrât par la fenêtre. Je m'endormis immédiatement.

Mais, en y repensant aujourd'hui, j'entends l'intonation, si triste, si douce, qu'avait alors mon père, comme s'il avait connu et prévu l'avenir.

Il en fallait beaucoup pour bouleverser ma mère, mais, le lendemain au retour de l'école, à l'heure du dîner, je la trouvais silencieuse et préoccupée. Gwilym m'avertit qu'il y avait eu une discussion entre mon père et Davy, et que Davy était parti s'installer au bas de la colline, chez Mrs Beynon, qui avait déjà quatre locataires, tous amis de Davy.

Ma mère n'y fit aucune allusion. Pourtant, elle se trahit le samedi suivant quand Davy vint mettre son argent dans la cassette et dîner, et qu'il l'embrassa. Elle ne pleura pas, mais les larmes roulaient le long de son visage. Davy et mon père firent comme si de rien n'était : ils causèrent calmement, comme d'habitude. C'est Owen qui vint tout gâter.

Owen était alors un garçon tranquille. Il semblait toujours dans les nuages, et il passait pour un niais. Il s'isolait pendant des heures, à lire ou à façonner des bouts de fer dans l'appentis. Je l'agaçais souvent en prenant ses outils ou en égarant la marque de ses livres ; aussi me pinçait-il l'oreille à tout bout de champ.

Owen avait la voix de ma mère, chaude, profonde. Quand il lisait pendant l'office, et que sa voix s'élevait jusqu'à la galerie et aux travées, elle était si belle qu'on en était bouleversé. Mon père avait songé à faire de lui un pasteur, mais Owen était encore trop jeune. Du reste, bien que connaissant la Bible presque par cœur, il préférait ses outils à l'étude.

Je ne me souviens pas exactement de quoi parlaient mon

père et Davy. Je crois qu'il s'agissait de l'extraction du charbon et de l'orientation du filon dans la Vallée.

– Ce sont tous des imbéciles, déclara Owen.

D'étonnement, Davy posa son couteau et sa fourchette.

– Owen, chut! ordonna ma mère en regardant mon père avec de grands yeux.

Il nous était défendu de parler, à moins que mon père ne nous adressât la parole.

Mon père continua à mastiquer, imperturbable. Mais, dès qu'il eut avalé sa bouchée, il se tourna vers Owen et le dévisagea, comme il eût fait d'un inconnu.

– Et qu'en sais-tu? lui demanda-t-il.

– Je te demande pardon d'avoir été impoli, papa, s'excusa Owen, le regard et la voix fermes. Quoi qu'il en soit, la manière actuelle d'exploiter le charbon est non seulement stupide, mais criminelle.

– En fait, tu as raison, mon garçon. Mais qui t'a permis de parler? Et où as-tu pêché ta science?

– J'ai parlé sans le vouloir, papa. Je devais être en train de rêver. Ce que j'en sais, je le tiens de Dai Griffiths.

– Bon, fit mon père. Il n'y a pas mieux renseigné que Dai. Mais ce n'est pas une raison pour oublier tes manières. Ne parle que quand on t'interroge, sinon tais-toi.

– Je parlerai chaque fois que je verrai quelque chose d'injuste, répliqua Owen.

– Pas dans cette maison, en tout cas, déclara mon père. Du reste, en voilà assez.

– Je parlerai dans cette maison, et partout où je rencontrerai de l'injustice, insista Owen.

– Quitte la table, ordonna mon père.

– C'est la maison que je vais quitter.

– Gwilym! s'écria ma mère en posant sa main sur celle de mon père – puis, se tournant vers Owen, elle ajouta: Dis à papa que tu regrettes.

– Je ne regrette rien, répondit Owen, sauf mon dîner. Je vais m’installer chez Mrs Beynon, avec Davy.

– Moi aussi, annonça Gwilym en posant sa fourchette et reculant sa chaise.

– Si vous quittez cette maison, prévint mon père, vous n’y remettrez jamais les pieds, ni l’un ni l’autre.

– Bien, dit Gwilym, prêt à pleurer.

– Oh, Gwilym ! gémit ma mère, le regard rivé sur mon père.

– On reste ensemble, Gwil, dit Owen.

– Davy, supplia ma mère, dis-leur de demander pardon à papa. C’est ton exemple qu’ils suivent.

– Oui, maman, fit Davy en se levant. Mais ils gagnent leur vie, ce sont des hommes. Je ne peux pas les empêcher.

– Je vous offre une dernière chance, proposa mon père en regardant Owen et Gwilym : Tenez-vous bien, et l’incident sera clos.

– Nous n’avons rien fait de mal, protesta Owen. Et si les bonnes manières empêchent de dire la vérité, je veux bien être pendu.

– Moi aussi, renchérit Gwilym.

– Allons, allons, dit Davy. Ça, c’était inutile.

– Pas du tout, Davy, rétorqua Owen, les yeux blancs de fureur. Que tu le veuilles ou non, je m’en irai.

– Moi aussi, fit Gwilym.

– Allez chercher vos affaires, et partez, lâcha mon père.

Puis il se remit à manger.

– Oh, Gwilym ! soupira ma mère.

Mon père ne répondit pas. Il continuait à mâcher, mais son corps tremblait, et il y avait de l’eau dans ses yeux.

Pendant un moment, personne ne broncha. Puis Davy soupira et se pencha pour baiser la tête de ma mère, là, sur ce bout d’étoffe bleue.

– Au revoir, maman, dit-il.

Et il quitta la pièce.

– Au revoir, maman, dit Owen.

Puis il attendit Gwilym.

– Au revoir, maman, dit Gwilym.

Il sortit avec Owen.

Quand ils furent partis, le silence tomba dans la cuisine, et le son de leurs pas se perdit sur la pente de la colline. Ma mère ne quittait pas des yeux mon père, comme si elle était sûre qu'il les rappellerait.

Lui continuait de manger, le regard fixé au loin, sur le rocher qu'on apercevait de la fenêtre de la cuisine. Je m'efforçai de faire le moins de bruit possible, mais ma cuillère tinta sur mon assiette, et il ramena ses prunelles sur moi.

– Oui, mon fils, je sais que tu es là, lâcha-t-il. Il semble bien qu'Ivor et toi allez seuls me rester dorénavant.

– Gwilym, dit ma mère de sa voix habituelle, combien de temps laisseras-tu ces garçons loin de la maison ?

– Je n'ai que deux garçons, ma fille, répliqua mon père. L'un a vingt-six ans, et l'autre en a six. C'est Ivor, et c'est Huw. Ce sont les deux seuls, avec Ianto qui n'est plus là. Je n'ai pas d'autre fils, et personne n'a le droit de se dire mon fils, à moins que je ne l'y autorise.

– Oh, Gwilym ! soupira ma mère.

Et elle éclata en pleurs. Jamais encore je ne l'avais vue pleurer vraiment, comme moi-même je pleurais ou avais vu d'autres le faire.

Combien je voudrais ne pas l'avoir vue. On prétend qu'il y a quelque chose de noble dans les larmes d'une mère, mais n'est-il pas regrettable que les vraies larmes, si profondément senties, ne puissent surgir sans le cortège de sons qui les accompagnent. Ces reniflements, ces gargouillements, ces bulles de salive, ce souffle embarrassé, ces lourds hoquets, ces soupirs étranglés sont de fort peu seyants interprètes pour

la vraie douleur. Ils prêtent au rire, voire au mépris, particulièrement aux yeux d'un enfant.

D'abord, il y a l'étonnement de voir une grande personne se laisser aller à pleurer réellement, puis la curiosité de savoir comment elle s'y prend. Alors, tout sentiment évanoui, vous la scrutez froidement, tout en sachant que c'est votre mère qui pleure.

Les détails vous absorbent.

Les mains qui tremblent, les veines bleues gonflées, les joues barbouillées, les cheveux qui se dénouent sous le halètement spasmodique des sanglots, les points lumineux, vacillant au bord des cils noyés, le mouchoir de plus en plus trempé par le flot ininterrompu de grosses larmes, vous plongent dans la stupeur.

Et c'est ça, votre mère, songez-vous.

Cette pauvre femme affaissée là, devant vous, c'est votre mère qui, si souvent, vous a répété de ne pas pleurer. Puis, devant ce visage rouge, tuméfié, devant ces yeux humides, si pitoyables, si impuissants, vous vous sentez bouleversé et, bien que sachant que c'est mal, le fou rire vous prend, et il ne vous reste plus qu'à vous cacher sous la table.

Et, quand le fou rire est passé, vous éprouvez le besoin de pleurer, parce que c'est votre mère qui est là, qui pleure encore, toute seule, et n'arrive pas à se consoler.

Pourtant, à ma grande honte, je n'ai jamais pu, depuis lors, voir ma mère avec les mêmes yeux. Toujours j'entendais ses sanglots, je revoyais son visage. Plus tard, cela va sans dire, j'ai mieux compris. Mais c'est ainsi que cela se passa.

Mon père restait indifférent. J'en sais maintenant la raison. Il se considérait comme le chef de famille, le maître de la maison, et son autorité avait été bafouée. Il avait donc choisi la solution qui lui paraissait la plus juste ; sa conscience était nette. S'il ne disait rien à ma mère, c'est qu'il savait que les larmes sont le dernier refuge de la femme. Elle ne peut aller

au-delà, surtout si c'est une femme de cœur. Et, sur ma tête, je puis jurer que ma mère était une femme de cœur.

Comme ma mère, mes sœurs pleuraient. Ceridwen promenait son regard des assiettes à ma mère, puis à ma plus jeune sœur qui, debout près du fourneau, surveillait la bouilloire. Angharad avait dix ans, Ceridwen quinze. À son expression, je vis qu'Angharad s'apprêtait à parler. Si vous avez jamais observé les yeux d'un chat brusquement réveillé, vous saurez ce qui frémissait dans les prunelles d'Angharad.

De la taille de ma mère, elle était très blonde, avec des yeux gris, plus pâles qu'un ciel de neige, incroyablement grands et clairs. Lorsqu'ils s'animaient et qu'elle les plantait sur vous, en vérité, on se sentait tout petit.

– Maman, déclara Angharad, de sa voix chaude et timbrée, semblable à celle de ma mère. Je vais rejoindre les garçons et m'occuperai d'eux.

Les sanglots de ma mère s'interrompirent ; elle se retourna si vivement, que mon père sursauta.

– Angharad ! cria ma mère – et son ton me glaça : Tais-toi immédiatement !

– Maman, répéta Angharad, je vais rejoindre les garçons.

– Va finir ta vaisselle à la buanderie, et tais-toi, lui ordonna ma mère. Si j'entends encore un mot, je te giflerai. Angharad Morgan, va-t'en à l'instant.

Mon père recula sa chaise et me regarda.

– Viens, mon garçon, me dit-il. Allons sur la montagne trouver la paix. Beth, ajouta-t-il, s'adressant à ma mère, je te confie Angharad. J'espère qu'elle va se montrer raisonnable, sinon, mon fouet est toujours là. Viens, mon fils.

Enchanté, je dégringolai de ma chaise et courus chercher ma casquette et la canne de mon père. J'adorais me promener avec lui, et je suis certain que les choses se seraient passées différemment chez nous, si, comme avec moi, mon père avait été se promener avec mes frères. Si je n'avais fréquenté mon

père qu'à la maison, peut-être lui aurais-je parlé sur le même ton que les autres ; mais, l'ayant vu dans la montagne, je n'ai jamais pu m'adresser à lui qu'avec respect et amour.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, il ne m'a jamais parlé comme à un enfant et, pendant nos promenades, il me traitait en homme. Aussi n'est-il pas étonnant que Bron m'ait appelé le Vieux Bonhomme. Tout ce que j'ai appris comme petit garçon, je le dois à mon père, et ses paroles se sont toujours vérifiées exactes et intéressantes.

Mais sans doute sa conception du bien et du juste ne convenait-elle plus à notre époque, ou bien était-ce sa façon de l'imposer qui était trop intransigeante dans son expression ; c'est pour cela qu'il indisposait les autres contre lui.

Cet après-midi-là, après avoir longtemps longé la rivière, nous grimpâmes sur la montagne.

À cette époque, notre village était un des plus charmants qu'on pût voir, si vert, si frais, si net ; le souffle des prairies le traversait et la rosée de montagne y étincelait. La rivière n'avait guère que vingt pieds de large, mais elle était si transparente qu'à travers ses remous on apercevait la roche, et si poissonneuse que nul n'eût songé à se servir d'une canne pour pêcher. Sur le rocher plat, près de chez Mrs Tom Jenkins, mon père m'avait appris à chatouiller la truite.

Que d'heures nous y avons passées, assis à lancer des cailloux pour disperser le menu fretin, guettant l'apparition d'une grosse truite et nous concertant sur la façon de la capturer.

On commençait par relever ses manches, aussi haut que possible, puis on plongeait le bras dans l'eau, la main ouverte, immobile. Parfois, la rivière était si froide qu'il fallait se retenir pour ne pas crier. Mais qui ne supporte rien n'a rien.

Alors, la pauvre vieille truite s'en venait mollement, tranquillement, et on la sentait perplexe, observant votre main, consciente qu'il se passait quelque chose d'insolite. Bien

entendu, il ne fallait pas broncher, ni même cligner des yeux pendant l'opération, car une truite vraiment maligne se tiendra à carreau et se moquera de vous. En vérité, je les ai vues faire.

Par contre, si elle était sotte, elle s'approchait de vos doigts et s'y frottait la gueule. C'était le moment d'agir. Lentement, vous repliez les doigts pour caresser son ventre et chatouiller ses côtes. Parfois elle s'éclipsait, mais le plus souvent elle restait. Alors, doucement, vous rameniez vos doigts le long de son corps, et introduisiez l'auriculaire dans son ouïe.

Et le tour était joué.

Une secousse ; vous sortiez votre bras et, frétilante, la truite se trouvait sur le rocher.

Et voilà de la bonne truite fraîche pour le souper.

Ma mère les mettait à griller sur une pierre brûlante, au-dessus du feu, roulées dans de la chapelure, du beurre, du persil, de la pelure de citron, le tout emmaillotté de feuilles vertes et fraîches de poireaux. Si l'on déguste mets plus succulent au Ciel, j'ai hâte de m'y rendre, à moins qu'on ne m'accuse d'irrévérence.

Mais revenons à la rivière.

Le paisible courant, l'eau transparente sur les pierres lavées, la verdure luxuriante, le fuyant reflet des arbres et, derrière, la montagne, altière et haute : que tout cela était beau !

Au temps des couvées, nous battions la campagne, en quête de nids, et nous guignions les œufs, sans y toucher, car mon père nous défendait de les emporter, de même qu'il empêchait les autres enfants de le faire. C'est sans doute pourquoi notre Vallée a toujours retenti de mille gazouillements. N'est-il pas curieux qu'on ne remarque les oiseaux que lorsqu'ils sont partis ?

Cet après-midi-là, nous avons attrapé deux truites. Enveloppées de feuilles, je les mis dans ma casquette, pour continuer notre promenade.

Passant sur les fleurs sauvages et les herbes odorantes qui abondaient alors, le vent se chargeait de parfums. Ils étaient si intenses qu'à plusieurs reprises mon père s'arrêta pour les respirer profondément. Se remplir les poumons d'air frais chasse tous les soucis, avait-il coutume de dire, et il ajoutait que Dieu nous a donné l'eau pour laver notre corps et l'air pour purifier notre esprit. Aussi nous aurait-on vus souvent nous arrêter, respirer, puis repartir vers la montagne. Parfois, nous nous attardions à contempler un jeune buisson. En passant, nous regardions si les primevères, dans le pré de Davies, de la Menuiserie, avaient été cueillies.

Comme nous continuions à monter, je m'aperçus, avec un frisson, que nous approchions de l'endroit où j'avais vu Davy haranguer la foule. C'était un samedi ; les hommes ne travaillaient pas, et sans doute se trouvaient-ils là-haut.

– Papa, suggèrai-je, ne pourrions-nous aller dans l'autre vallée ?

– Impossible, mon garçon, je m'arrête au sommet. J'ai encore des écritures à faire pour la chapelle. Du reste, qu'irions-nous y faire ?

– Nous pourrions aller voir Ivor et Bron, dis-je. Ce serait une bonne surprise.

– Sûr, admit mon père, ce serait une surprise de me voir de l'autre côté de la montagne cet après-midi. Non, au sommet, puis nous rentrons.

À tout prix, j'aurais voulu l'empêcher d'arriver jusqu'au lieu de la réunion, mais ne savais qu'imaginer. Je songeai à me laisser rouler sur la pente de la montagne, et étais prêt à le faire. Seulement, les haies m'auraient arrêté.

Et, tandis que nous escaladions la haie du pré de Meredith, de la Boutique, une immense foule d'hommes, dont nous n'apercevions que les têtes, apparut, deux champs plus haut. Comme nous grimpons et que le vent soufflait dans notre dos, nous n'entendions pas leurs voix.